

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De plusieurs démons (et quelques merveilles)

Gérard Cossette, *Le dragon borgne*, Québec, L'instant même, 2003, 174 p.

Suzanne Myre, *Nouvelles d'autres mères*, Montréal, Marchand de feuilles, 2003, 176 p.

Aurélie Resch, *Les yeux de l'exil*, Ottawa, Le Nordir, 2002, 96 p.

Andréanne Savoy

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savoy, A. (2004). Compte rendu de [De plusieurs démons (et quelques merveilles) / Gérard Cossette, *Le dragon borgne*, Québec, L'instant même, 2003, 174 p. / Suzanne Myre, *Nouvelles d'autres mères*, Montréal, Marchand de feuilles, 2003, 176 p. / Aurélie Resch, *Les yeux de l'exil*, Ottawa, Le Nordir, 2002, 96 p.] *Lettres québécoises*, (113), 36–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De plusieurs démons (et quelques merveilles)

Cossette, Myre et Resch : trois styles et univers aux antipodes, mais un même désir d'explorer le désordre.

NOUVELLE

ANDRÉANNE SAVOY

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU CÉGEP DE LÉVIS-LAUZON, Gérard Cossette publie, avec *Le dragon borgne*, son premier recueil de nouvelles. Recueil longuement mûri, toutefois, puisque certains textes sont déjà parus dans des revues, sous une forme différente, entre 1992 et 2001. Et ce débutant-là a de l'étoffe.

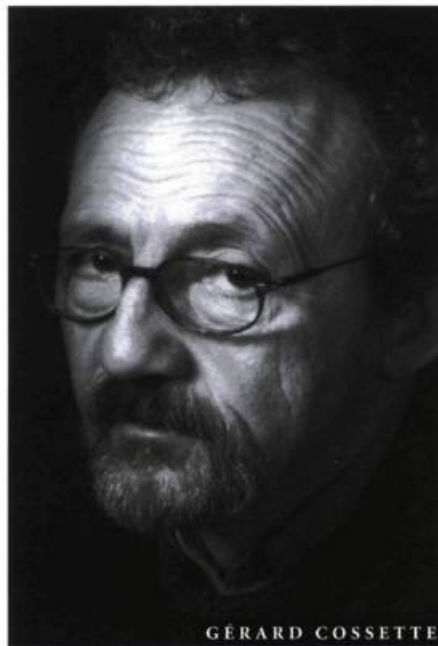
Cossette propose 29 nouvelles regroupées en 3 parties : il privilégie les textes très brefs, donc. Ces textes distillent souvent l'étrangeté, transportent le lecteur dans une sorte de quatrième dimension, là où le réel est décalé, là où les situations de la vie ordinaire tombent sous le coup de règles échappant à la logique, là où le temps devient une valeur toute relative. Le nouvellier s'attarde en outre à nombre d'existences heurtées, brisées ; le meilleur exemple en est donné par la nouvelle éponyme, qui est aussi la toute dernière du recueil, et dont le protagoniste, Armand, a été violé par son oncle à l'âge de huit ans. Traitement de choc pour sujet-choc : Armand est aujourd'hui un « ermite » de soixante ans pour qui le temps « se mesure aux bouteilles vides, alignées le long d'un mur sale et d'une porte définitivement close », et qui, sombrant dans une folie faite de souffrance et de tristesse, n'aura jamais cessé d'être la proie de son « dragon ». Des clochards, des prisonniers torturés, un enfant malade souhaitant si fort échapper à l'hôpital que l'autobus qui l'y mène errera éternellement, un autre enfant malade qui observe un aigle dévorer ses propres aiglons : tels sont quelques-uns des personnages mis en scène par Cossette. Leur échappatoire est le rêve, l'imaginaire, et le souci du nouvellier semble être de vouloir exposer comment s'est élaborée la fuite, de mettre en scène – et il le fait avec brio – le passage du réel à l'imaginaire. Dès lors plusieurs textes prendront un tour quasi fantastique, voire fantaisiste, car *Le dragon borgne* n'est pas sombre de bout en bout. Ainsi, on s'amusera des initiatives de cette ange, Laurette, qui entreprend de réveiller un village de mineurs en se servant du « Syndicat ».

Ultimement, c'est l'éternel combat entre la vie et la mort que revisite Cossette. Mais le traitement du thème est ici des plus singuliers : grâce au climat d'onirisme qui traverse le recueil, grâce, aussi, à un style distancié, presque

clinique, qui confère néanmoins une grande densité à ces histoires très brèves. Avec Gérard Cossette, le temps et le lieu demeurent imprécis : des nouvelles paraissent évoquer le Québec rural des décennies 1950 ou 1960, d'autres se situeraient davantage dans le monde d'aujourd'hui ; elles sont en somme a-temporelles. Une certitude, toutefois, se révèle à la lecture du *Dragon borgne* : c'est que « la mémoire du corps ne fait pas de concessions ».

LES FILLES À LEUR MÈRE

Nouvelles d'autres mères, deuxième recueil de Suzanne Myre après *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous*, se situe dans un tout autre registre. L'écriture de cette nouvellière, pour commencer, est plutôt limpide et linéaire, et le titre ne permet aucune équivoque : bienvenue dans l'univers des relations mère-fille, sources de conflits, de drames, d'exaspération, de culpabilité, de jalousies et autres émotions diverses. Mère aimée, mère détestée, on n'en a jamais fini avec elle (pas plus qu'avec le père, d'ailleurs). D'où, bien évidemment, le fait que les écrivaines s'y frottent avec une belle régularité depuis 10-15 ans.



GÉRARD COSSETTE



SUZANNE MYRE



Une dizaine de nouvelles composent ce recueil. Très souvent la mère, séparée, divorcée ou veuve – du père, on n'a donc cure –, « est entourée d'hommes de toutes les espèces, comme un pommier est encerclé de touffes de menthe pour le protéger des insectes nuisibles ». Beaucoup d'hommes peut-être, amants ou aspirants au titre, mais ceux-ci ne sont que des présences diffuses, plutôt inconsistantes, qui se profilent dans l'ombre d'une mère occupant le haut du pavé. Pour mieux être mise au pilori par sa fille. Car ici ce sont les filles, désireuses de régler leurs comptes, qui prennent la parole. Le ton est donné dès la première nouvelle, dans laquelle une fillette

évalue les « repoussoirs qui s'agitent » autour de sa mère grande séductrice : « Le samedi soir, maman sort avec Paul. Je le déteste, celui-là, il a trop son âge, il est trop de son goût, elle rit trop dès qu'il ouvre la bouche, dès qu'il dit une niaiserie en parlant du nez. » Ces filles-là, peu importe leur âge, n'ont pas la langue dans leur poche, et il appert d'entrée que Suzanne Myre ne manque pas de causticité. Le charme du recueil tient beaucoup au style incisif de l'auteure, à ses métaphores colorées, à tous ces mots décochés comme des flèches empoisonnées.

La mère comme monstre et ennemi à abattre ? Les filles aussi ont leurs tares (et torts). Dans « Le cœur percé », la deuxième nouvelle – avec ses 70 pages, elle constitue la pièce de résistance du recueil –, une femme de 29 ans part en vacances en Gaspésie avec sa mère divorcée depuis belle lurette. Aux yeux de la fille geignarde, narcissique, toujours à maugréer, franchement peu douée pour le bonheur, qu'elle est énervante cette mère-là : elle a tout pour elle, y compris un amant plus jeune, et tout le monde l'aime par surcroît. Sa fille aussi, comme de juste, mais elle est dévorée de jalousie envers cette « maman-femme ». « Le cœur percé », qui suit les contours d'un rapport amour/haine instauré par la fille, se révèle un texte émouvant ; au bout du compte, la narratrice découvre qu'il faut un peu laisser sa mère tranquille – surtout lorsque celle-ci ne demande rien d'autre ! – et faire face à sa propre vie.

Il est en somme facile, pour ces filles, de rendre la mère, bouc émissaire qui se trouve à portée de main, responsable de leurs ratages. « Tu m'as élevée dans la tradition suffragette enragée. Regarde ce que ça a donné. Une autre fille-mère », dit ainsi l'une qui, au fait, ne sait pas trop quel homme, parmi ses récentes aventures du mois, est le père de son enfant. Les choses s'arrangeront : chez Suzanne Myre, fille et mère finissent généralement par se réconcilier, dans ce monde ou dans l'autre. L'esprit de ce recueil souvent mordant est au fond résumé par cette épigraphe à la nouvelle « Les deux crachats » : « Avant de cracher votre mère, assurez-vous d'y avoir au moins goûté. » Un seul hic : la piètre présentation matérielle du recueil, un irritant récurrent chez cet éditeur qui se devra d'investir un peu plus dans la maquette et la correction d'épreuves.

EN TERRITOIRES ÉTRANGERS

Les yeux de l'exil, d'Aurélie Resch, est pour sa part le premier recueil d'une Torontoise qui a beaucoup voyagé. Comme l'indique le titre, les nouvelles traitent de l'exil, un autre thème souvent rencontré (galvaudé?), périlleux pour cette raison même, et avec lequel, disons-le, l'auteure s'en tire moyennement, même s'il serait par trop injuste de qualifier le recueil de

« mauvais ». Lui manquent peut-être, tout simplement, une vitalité, un certain élan. Peut-être bien, en somme, un ton singulier.

Les douze nouvelles du recueil se divisent en deux parties qui se dessinent ainsi, comme nous en informe l'éditeur : une première dont les textes ont été écrits en France, une seconde composée de textes écrits ici. Cela étant, les deux séquences ne présentent pas de différences notables : dans un cas comme dans l'autre, l'auteure traite de l'ailleurs, d'un ailleurs qui n'est pas toujours nommé mais qui, alors, se devine assez bien. Ainsi, la narratrice de « Hier encore j'avais seize ans » vit de toute évidence dans un pays du Maghreb. Quel âge a-t-elle aujourd'hui ? Où habite-t-elle ? Deux mystères dont la résolution n'a guère d'importance. Elle se remémore la scène où on la mit en présence de son futur mari, un homme âgé et



adipeux. De par son style elliptique, cette nouvelle compte d'ailleurs parmi les plus réussies du recueil. On tombera également sous le charme de « La rédaction », dans laquelle un garçonnet vietnamien, devant écrire sur Noël – une fête qui ne signifie rien pour lui –, retrouve tout son pays rien qu'en suivant à travers la fenêtre le vol d'un moineau. « Le temps d'une rédaction

il avait cessé d'être un exilé. » De même « La Vuelta », qui prend prétexte de la mort de la grand-mère, en Afrique, pour rapporter les points de vue de quelques-uns des membres en exil d'une même famille, témoigne d'un certain talent de nouvellière.



Certaines narratrices sont en proie à une angoisse, à quelque démon non définis, et trouvent un exutoire dans le voyage. C'est le cas justement de la narratrice de « La Vuelta », et cette situation convenue, plaquée, constitue l'élément qui gâche un peu la nouvelle. Dans d'autres textes, cet état

d'âme provoqué par on ne sait quoi conduit à des méditations nostalgiques et languissantes qui n'apportent rien à l'ensemble.

Les yeux de l'exil est fort inégal, et sans moments véritablement puissants. Une voix discrète se fait entendre ici : elle est trop discrète sans doute, et l'écriture est trop appliquée. Aussi se dégage-t-il de certains textes une tenace impression de déjà lu.